

Serge Latouche*

Y AURA-T-IL UNE VIE APRÈS LE DÉVELOPPEMENT ?

« Si la planète brûle un jour, c'est que les « écologistes » auront eu raison ; mais tant que cela n'arrive pas, tant que l'on peut maintenir l'apparence spectaculaire que le système tourne et que le monde est debout, alors la Raison est du côté des gestionnaires ».

Amiech Matthieu et Mattern Julien¹

On ne reviendra pas ici sur la crise de l'économie du développement comme théorie, ni sur ses échecs comme projet pratique pour le Sud, ni sur l'extraordinaire résurrection du concept dans les années 90, résurrection qui témoigne de la forte résilience de l'imaginaire *progressiste*². Désormais, le développement durable ou soutenable comme mythe rassemble tous les espoirs des développements avec ou sans *particule*. Il s'agit, en effet, d'un développement « économiquement efficace, écologiquement soutenable, socialement équitable, démocratiquement fondé, géopolitiquement acceptable, culturellement diversifié »³. Bref, le merle blanc. Tout différent qu'il soit du développement tout court et de l'antique croissance, le développement soutenable n'en repose pas moins sur une croissance vigoureuse même si elle doit se prétendre écologique. Comme l'a très bien déclaré le Président Sarkozy à l'université d'été des jeunes populaires à Marseille, le 3 septembre 2006 : « Le développement durable, ce n'est pas la croissance zéro, c'est la croissance durable ». La question du développement concerne donc deux niveaux plus interdépendants qu'on ne le pense, mais qu'il est traditionnel de distinguer, celui des mots ou des représentations et celui des choses ou des réalités concrètes.

* Professeur émérite d'économie à l'Université d'Orsay, objecteur de croissance.

Les mots : décoloniser l'imaginaire !

Pour en neutraliser sans doute le potentiel subversif, on tente souvent de faire entrer la décroissance dans le giron du développement durable alors que le lancement de ce « slogan » a été rendu nécessaire par la nécessité de sortir de l'imposture de cette expression « attrape-tout » qu'on retrouve même dans le café Lavazza du TGV, affiché comme programme de développement durable.

Témoignent aussi de cette mystification, parmi tant d'autres, les déclarations suivantes de hauts responsables de l'économie, le directeur général de Nestlé et Michel Edouard Leclerc. « Le développement durable, déclare le premier, est facile à définir : si votre arrière-grand-père, votre grand-père et vos enfants restent des consommateurs fidèles de Nestlé, alors nous avons travaillé de façon durable. Et ceci est le cas de plus de 5 milliards de personnes dans le monde... »⁴.

« Le terme (développement durable), déclare le second, est tellement large, mis à toutes les sauces, qu'à l'exemple de Monsieur Jourdain, tout le monde peut le revendiquer. Et puis, c'est vrai, c'est un *concept* à la mode. Tant dans le monde des entreprises que dans tout débat de société. Et alors ? De tous temps, les marchands ont su récupérer les bons slogans »⁵. Dans les stations-service de l'autoroute du Sud on trouve même l'urinoir Urimat de Sanitec « qui contribue au développement durable ». Jusqu'où ce slogan publicitaire n'ira-t-il pas se nicher ?

L'affaire est entendue, il s'agit à la fois d'un pléonasme au niveau de la définition et d'un oxymore au niveau du contenu. Pléonasme puisque le développement est déjà une *self-sustaining growth* (croissance durable par elle-même) pour Rostow. Oxymore puisque le développement n'est ni durable ni soutenable⁶.

Soyons clairs. Le problème ne concerne pas tant le « durable » ou le « soutenable » (sustainable) qui renvoie d'une certaine façon au principe de responsabilité du philosophe Hans Jonas et au principe de précaution allégrement violé par le développement avec le nucléaire, les OGM, les téléphones mobiles, les pesticides (gaucho, paraquat), la directive REACH, sans remonter au cas emblématique de l'amiante. Le développement est un mot toxique, quel que soit l'adjectif dont on l'affuble⁷. Pour réaliser la quadrature du cercle, le développement durable a désormais trouvé son instrument privilégié, les « mécanismes de développement propres », expression désignant des technologies économes en énergie ou en carbone, sous l'espèce de l'écoefficient. On est là encore dans la diplomatie verbale. Les performances indéniables et souhaitables de la technique ne remettent pas en cause la logique suicidaire du développement. Il s'agit

toujours de changer le pansement plutôt que de penser le changement...

La lutte des classes et les combats politiques se déroulent aussi dans l'arène des mots. On sait que le développement comme concept ethnocentrique et ethnocidaire s'est imposé par la séduction, combinée à la violence de la colonisation et de l'impérialisme, constituant un véritable « viol de l'imaginaire » (selon la belle expression d'Aminata Traoré⁸). La bataille des mots fait rage, même quand il ne s'agit que d'imposer des nuances sémantiques qui peuvent paraître minimes. Ainsi, vers la fin des années 1970, le « *sustainable development* » aurait triomphé de l'expression plus neutre « eco-développement », adoptée en 1972 à la conférence de Stockholm, sous la pression du lobby industriel américain et grâce à l'intervention personnelle d'Henry Kissinger. On sent bien, derrière les querelles de mots, des divergences d'idées, de conceptions du monde et d'intérêts (pas seulement de connaissance)⁹. Le « développement durable », dont on retrouve l'invocation de manière incantatoire dans tous les programmes politiques « n'a pour fonction, précise Hervé Kempf, que de maintenir les profits et d'éviter le changement des habitudes en modifiant, à peine, le cap »¹⁰. Parler d'un « autre » développement, comme d'une « autre » croissance, traduit soit une grande naïveté, soit une grande duplicité. Rappelons pour mémoire que lorsqu'en 1972, le président de la Commission européenne Sicco Mansholt, tirant courageusement les leçons du premier rapport du Club de Rome, voulut infléchir les politiques de Bruxelles dans le sens d'une remise en question de la croissance, le Commissaire français Raymond Barre exprima publiquement son désaccord. On finit par convenir qu'il fallait rendre la croissance plus humaine et plus équilibrée. Déjà... On sait ce qu'il en a été. A l'époque, le Secrétaire général du PCF dénonçait le « programme monstrueux » des dirigeants de la CEE. Les choses ont évolué, fort heureusement. En 2006, selon Bernard Saincy, responsable de la CGT, « une nouvelle étape a été franchie en faisant du développement durable une véritable orientation de la CGT sous l'expression *donner un nouveau contenu à la croissance* »¹¹. Encore un effort, camarades.

Il faudrait certes distinguer « développement » et « croissance » (avec des minuscules) comme phénomènes d'évolution affectant une réalité précise (la population, la production de pommes de terre, la quantité de déchets, la toxicité des eaux, etc.) et qui peuvent être (ou ne pas être) éminemment souhaitables, d'avec le Développement et la Croissance (avec des majuscules) comme concepts abstraits désignant le dynamisme économique comme étant à lui-même sa propre fin. La confusion des deux n'est pas de notre fait. Elle est savamment entretenue par la pensée dominante. Quand, pour faire court, nous évoquons la nécessité de sortir du

développement et de la croissance, c'est d'un rejet de l'imaginaire de la société de croissance et de la religion du développement économique illimité qu'il s'agit.

Les choses : sortir du délire productiviste

On pourrait raconter le destin de notre société à la manière d'une fable de Lafontaine :

« Un jour sur un étang, venant je ne sais d'où,
L'algue verte arriva, crût et asphyxia tout... ».

C'était en 1850... En emboîtant la voie « thermo-industrielle », selon l'expression de Jacques Grinevald¹², l'Occident a pu donner consistance à son désir d'épouser la raison géométrique, rêve qui se manifeste depuis 1750 au moins avec la naissance du capitalisme et de l'économie politique. Toutefois, ce n'est que vers 1950, avec l'invention du marketing et la naissance subséquente de la société de consommation qu'il peut libérer tout son potentiel créateur et destructeur. Ce faisant, il a construit les structures de la catastrophe.

C'est ce qu'on pourrait appeler le théorème de l'algue verte, variante du paradoxe du nénuphar d'Albert Jacquart¹³. Encouragée par l'usage excessif d'engrais chimique de la part des agriculteurs riverains, une petite algue verte vient s'implanter sur un très grand étang. Bien que sa croissance annuelle soit rapide, selon une progression géométrique de raison deux, nul ne s'en préoccupe. En effet, si le doublement est annuel et la surface couverte en 30 ans, au bout de la 24^{ème} année seuls 3 % de l'étendue du lac sont colonisés ! Sans doute commence-t-on à s'inquiéter quand elle a colonisé la moitié de la superficie, faisant peser, dès lors, une menace d'eutrophisation, c'est-à-dire d'asphyxie de la vie subaquatique. Seulement, si elle a mis plusieurs décennies pour en arriver là, il suffira d'une seule année pour provoquer la mort irrémédiable de l'écosystème lacustre.

Nous sommes précisément arrivés à ce moment où l'algue verte a colonisé la moitié de notre étang. Si nous n'agissons pas très vite et très fort, c'est la mort par asphyxie qui nous attend bientôt. Épousant la raison géométrique qui préside à la croissance économique, l'homme occidental a renoncé à toute mesure. Fort heureusement, notre taux de croissance n'est pas de 100 % l'an comme l'algue verte, mais seulement de 2 ou 3 %, ce qui situe l'effondrement non pas pour l'an prochain mais entre 2030 et 2070 selon le modèle systémique du Club de Rome.

L'hubris - la démesure - du maître et possesseur de la nature a pris la place de l'antique sagesse d'une insertion dans un environnement exploité

de façon raisonnée. Le délire quantitatif nous condamne à basculer dans l'insoutenable sous l'effet du « terrorisme des intérêts composés », selon la belle expression de Giorgio Ruffolo¹⁴. Rappelons encore qu'avec une hausse du PIB de 3,5 % par an, (progression moyenne pour la France entre 1949 et 1959), on aboutit à une multiplication de 31 en un siècle et de 961 en deux siècles, de 8000 en trois siècles ! Avec un taux croissance de 10 %, celui actuel de la Chine, on obtient une multiplication par 736 en un siècle¹⁵! Si la croissance engendrait mécaniquement le bien-être, on devrait vivre aujourd'hui dans un vrai paradis, depuis le temps... C'est bien plutôt l'enfer qui nous menace, car cette croissance vertigineuse est d'abord croissance du prélèvement des énergies fossiles, des ressources non renouvelables, des déchets et des pollutions, bref de la destruction de notre écosystème. Même si le taux de croissance diminuait, avec un PIB de 1000 milliards d'euros, 1 % de croissance fait 10 milliards soit 10 % de la croissance d'un pays dont le PIB n'est que de 100 Milliards d'euros (ordre de grandeur de celui des pays du sud). Ce serait encore trop pour la régénération de la biosphère.

On a souvent rejeté, sans les avoir lus et encore moins compris, les avertissements du Club de Rome. On peut bien sûr être sceptique sur tous les travaux de futurologie, mais ceux-là ont le mérite d'être infiniment plus sérieux et solides que les habituelles projections sur lesquelles s'appuient nos gouvernants ou les instances internationales. La modélisation repose, en effet, sur la théorie des systèmes de Jay Forrester (en l'occurrence le modèle world 3). Elle présente deux aspects qui renforcent sa crédibilité : l'interdépendance des variables et les boucles de rétroaction¹⁶. Tous les scénarios, sauf celui reposant sur une foi proprement « cornucopienne » (de la corne d'abondance) et qui ne remettent pas en question les fondamentaux de la société de croissance aboutissent à l'effondrement. Le premier scénario situe celui-ci, vers 2030, du fait de la crise des ressources non renouvelables, vers 2040 pour le deuxième, du fait de la crise de la pollution, vers 2070 pour le troisième, du fait de la crise de l'alimentation. Les autres scénarii sont des variantes de ces trois-là. Un seul est à la fois crédible et soutenable, le scénario 9, celui de la sobriété qui correspond aux fondamentaux de la voie de la décroissance.

Le développement n'est ni durable, ni soutenable parce qu'il repose sur une logique de l'illimité. Nier l'évidence des limites physiques, oublier les sols, l'eau, le climat, le rôle irremplaçable des abeilles et plus généralement de la biodiversité, c'est ce que font les économistes. Comme le disait Kenneth Boulding, grand économiste lui-même : « celui qui croit qu'une croissance infinie est possible dans un monde fini est soit un fou, soit un économiste ». Le drame c'est que nous sommes tous désormais plus ou

moins des économistes.

*

La catastrophe (*kata-strophè* : renversement, bouleversement, dénouement) désigne « l'écriture de la dernière strophe » dans la tragédie grecque¹⁷. La catastrophe qui nous menace rejoint la fatalité tragique du drame, c'est la sanction de l'*ubris*, la démesure, du héros. La grande question aujourd'hui est de savoir si le héros de notre drame est l'Humanité ou seulement l'Occident. Toutefois, pour que l'*autre* monde que nous croyons possible et que nous appelons de nos vœux, ne ressemble pas trop à celui dans lequel nous vivons, il serait temps de décoloniser nos imaginaires. Il n'est pas sûr que nous ayons encore trente ans devant nous pour ce faire et sortir du développement.

Notes :

¹ Le cauchemar de Don Quichotte. Sur l'impuissance de la jeunesse d'aujourd'hui. Climats, 2004.

² Voir notre opusculé « Survivre au développement » Mille et une nuits, Paris 2004.

³ Catherine Aubertin. Johannesburg : retour au réalisme commercial. Ecologie et politique, n° 26, 2002.

⁴ Peter Brabeck-Letmathe, directeur général de Neslé au forum de Davos de 2003, cité par Christian Jacquiau, *Les coulisses du commerce équitable*, Mille et une nuits, 2006.

⁵ M.-É. Leclerc, *le Nouvel Economiste*, 26/03/2004 cité par C. Jacquiau, op. cit, p. 281.

⁶ Il est intéressant de noter qu'un seul pays selon le WWF (rapport de 2006) remplit les critères du développement durable, à savoir un seuil de développement humain élevé et une empreinte écologique soutenable : Cuba ! En dépit de cela, et en contradiction avec les données fournies, le rapport Stern affiche un optimisme de façade (comme d'ailleurs Nicolas Hulot) : "we can bee green and grow".

⁷ Même un économiste aussi conventionnel que Claudio Napoleoni écrivait à la fin de sa vie : "Nous ne pouvons plus nous contenter d'imaginer un "nouveau modèle de développement". L'expression "nouveau modèle de développement" est dépourvue de sens. S'il s'agit de trouver un nouveau modèle, ce ne sera plus un modèle de développement (...) Je ne crois pas qu'on puisse résoudre simultanément le problème d'une croissance plus forte et d'un changement qualitatif du développement", in *Cercare ancora. Lettera sulla laicità e ultimi scritti*. Editori Riuniti, Roma, 1990, p. 92.

⁸ Traoré Aminata, *Le viol de l'imaginaire*. Actes Sud/Fayard. 2002.

⁹ La *mouvance alternative* n'y échappe pas. "Je me suis battu contre le mot croissance qui usurpait celui de développement, déclare Alain Lipietz. Je lutte aussi aujourd'hui contre celui de décroissance", *Cosmopolitique* N° 13. Peut-on faire l'économie de l'environnement ? ed. Apogée 2006. p. 117.

¹⁰ Hervé Kempf, *Comment les riches détruisent la planète*, Seuil 2007. "Mais, ajoute-t-il, ce sont les profits et les habitudes qui nous empêchent de changer de cap".

¹¹ Entretien avec Bernard Saincy et Fabrice Flipo : CGT et Amis de la Terre : quels compromis possibles ? in *Cosmopolitique* N° 13, op. cit. p. 176.

¹² Grinevald Jacques, *La Biosphère de l'Anthropocène. Climat et pétrole, la double menace*. Repères transdisciplinaires (1824-2007), Georg, Genève 2007.

¹³ Albert Jacquart, *L'équation du Nénuphar* (Calmann-Levy, 1998).

¹⁴ Ruffolo Giorgio, *Crescita e sviluppo : critica e prospettive*. Falconara/Macerata 8/9 novembre 2006.

¹⁵ Bertrand de Jouvenel, Arcadie, *Essai sur le mieux vivre*. Paris, Sedes, 1968 et Jean-Pierre Tertrais, *Du développement à la décroissance. De la nécessité de sortir de l'impasse suicidaire du capitalisme*. Editions du Monde Libertaire, Paris, Janvier 2004. Nouvelle édition 2006., p. 14.

¹⁶ Voir Donella Meadows, Dennis Meadows, Jorden Randers, *Limits to Growth The 30-year Update*, Chelsea Green Publishing, 2004 et Christian Araud, *Modéliser le monde, prévoir le futur*, Entropia, Revue théorique et politique de la décroissance n°4, Parangon, Lyon 2008.

¹⁷ *Dictionnaire des risques*, direction Yves Dupont, A. Colin, Paris 2007.